

Militants de l'utopie ? Les Fourieristes dans la seconde moitié du XIX^e siècle, B. Desmars. Les Presses du réel, Dijon (2010). 424 pp.

De Charles Fourier, nous savons déjà beaucoup. Dans des registres différents, Jonathan Beecher et Simone Debout — pour ne citer qu'eux — ont livré des analyses qui ont fait date. S'agissant des fourieristes, jusqu'à peu, notre connaissance était déjà moins bien étoffée. Grâce à l'enquête historique conduite par Bernard Desmars, la lacune est pour partie comblée. Le présent ouvrage porte attention en effet à la galaxie militante qui, au nom des idées phalanstériennes, se constitue en école (sous le nom d'école sociétaire) à partir des années 1830. En dépit de la disparition de Ch. Fourier en 1837, les deux premières décennies pétillent d'idées et de créativité : organisation de groupes fourieristes dans plusieurs villes françaises, ouverture d'une librairie propre à l'école, première tentative (avortée) de constitution d'un phalanstère à Condé-sur-Vesgre en 1832–1833, publication de revues (*La Réforme industrielle ou le Phalanstère*, suivie de *La Phalange*) et d'ouvrages destinés à construire, partager et diffuser les idées relatives à la « science sociale » inspirée des thèses du maître à penser, etc.

Dès 1848, l'école subit la répression et amorce un mouvement de déclin irréversible. B. Desmars a choisi de centrer son investigation sur les trois décennies qui ont suivi la rupture. Au cours de ces années, même affaiblie, l'école poursuit son activité. Comme l'auteur le précise d'emblée, l'enjeu de la recherche est de mettre à bas une vision du fourierisme comme assemblée de doux rêveurs décidés à vivre hors du monde. Tout à l'inverse, B. Desmars fait l'hypothèse qu'il y a tout intérêt à regarder l'action concrète de ces femmes et de ces hommes qui, fort d'une conviction sociétaire, ont tenté d'agir dans et sur le monde. Qui sont donc ces militants qui, à compter de la II^e République, continuent vaillamment que vaillent à faire vivre l'école phalanstérienne ? Après avoir évoqué les multiples symptômes de l'épuisement du mouvement (faiblesse des abonnements aux revues, divisions internes, chute et vieillissement des effectifs, etc.), B. Desmars répond à la question dans la première partie de son ouvrage. L'école, qui compte plusieurs centaines d'adhérents, recrute pour l'essentiel dans les classes moyennes. Les fourieristes sont avant tout des hommes diplômés qui appartiennent à l'élite urbaine : professions libérales (médecins pour l'essentiel, avocats), ingénieurs, fonctionnaires, officiers (dont des polytechniciens, comme Victor Considerant, le plus connu des fourieristes) ou encore enseignants. Les employés, les ouvriers et les cultivateurs sont extrêmement minoritaires (moins de 5%).

Après 1848, ces militants continuent à propager de façon disparate les idées phalanstériennes, notamment en tenant congrès et réunions ou, chaque 7 avril (date de l'anniversaire de naissance de Ch. Fourier), en organisant des banquets. Ils ne se privent pas, ce faisant, d'opérer un tri dans l'œuvre du maître. Ils passent ainsi sous silence les thèses les moins conformes à la morale du temps, à commencer par les écrits où Ch. Fourier défend le principe de liberté sexuelle.

Présentées dans la seconde partie de l'ouvrage, les tentatives d'organisation phalanstérienne concrètes excluent de fait les préconisations les plus licencieuses. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, plusieurs expériences sont menées au nom du fouriérisme (Union agricole d'Afrique, Société agricole et industrielle de Beauregard, Maison rurale d'expérimentation sociétaire de Ry, La Colonie de Condé-sur-Vesgre, etc.). Dans tous les cas, et sans même évoquer les autres projets restés bloqués au stade de l'idée abstraite, le bilan est plutôt négatif. Les expérimentations impulsées par les fouriéristes marginalisent vite les principes sociétaires et, surtout, elles peinent à passer l'épreuve du temps.

Le fouriérisme n'est pas pour autant un vaste échec. Comme le montre B. Desmars dans les deux dernières parties de son ouvrage, les phalanstériens se sont engagés activement dans le monde qui était le leur. Réformistes, et non révolutionnaires, ils avaient à cœur de promouvoir l'idée coopérative, de participer au développement des sociétés de secours mutuel ou encore, à l'instar de Charles Limousin, d'œuvrer en faveur d'un socialisme garantiste. Les champs dans lesquels ils s'investissent concrètement sont divers : ils peuvent être militants féministes (comme Charles Sauvestre, apôtre de l'égalité des deux sexes), prendre des responsabilités dans des organisations pacifistes (Eugène Bonnemère, Henri Couturier, etc.), se faire les chantres de la libre pensée (Charles Pellarin, Just Muiron, etc.) ou encore prendre part à l'action des associations d'éducation populaire comme la Ligue de l'enseignement (Charles Sauvestre, Édouard de Pompéry, etc.). Ces engagements ne sont pas contradictoires les uns avec les autres, bien évidemment. Cela ne signifie pas pour autant qu'il a existé une harmonie de convictions au sein de l'école sociétaire. Ainsi, alors même qu'ils sont souvent anticléricaux et majoritairement républicains, les phalanstériens comptent-ils dans leurs rangs des catholiques (comme Désiré Laverdant) et des bonapartistes (Adolphe Jouanne par exemple). D'autres encore font figures d'hétérodoxes (Jean-Baptiste André Godin, Nicolas Lemoyne, Hippolyte Destrem). Inspirés par Ch. Fourier, ces derniers développent des doctrines et des pratiques qui leur sont plus personnelles.

En dépit de leurs différences, les fouriéristes se sont tous faits militants. Pour ce faire, ils ont utilisé des moyens variés, qui vont de l'expérimentation sociale *in vivo* à l'implication politique classique (avec des mandats de maire, de député, etc.) en passant par l'action associative et philanthropique. Leur engagement s'est avéré finalement bien banal, au point que la plupart d'entre eux ont pu mener brillamment leur carrière professionnelle sans être véritablement inquiétés par leur hiérarchie. Leur vie familiale n'a jamais souffert non plus du temps consacré aux autres. Du reste, tout indique que, au sein de leurs foyers domestiques, les fouriéristes étaient plutôt enclins à reproduire la division sexuelle des tâches la plus classique. Quant à leurs enfants, ils ont bénéficié d'une éducation en tous points comparable à celles des autres.

Produit d'une recherche étayée sur un important fond d'archives, ce résultat ne manquera pas d'intéresser les spécialistes de l'action collective. À la fin de son ouvrage, B. Desmars confronte le premier son matériau à quelques grandes théories sociologiques en la matière (paradigmes de Mancur Olson, d'Albert Hirschman, etc.). Il en conclut de manière convaincante que le militantisme des fouriéristes ne fût pas qu'affaire d'intérêt personnel ou même d'intérêt de classe. L'utopie, ajoute-t-il, n'est pas pour autant une machine à produire de l'irréel et de l'irrationnel. C'est aussi, et peut-être avant tout, un moteur au service de l'action collective, avec tout ce que cette dernière comporte d'espérances abstraites et d'enjeux matériels, de passions communes et d'égoïsmes bien tempérés, d'enthousiasmes débridés et de dysfonctionnements rédhibitoires. . . On pourra certes regretter que la démonstration de B. Desmars s'arrête au seuil des frontières françaises et que, si d'aventure l'école sociétaire a pu avoir quelque influence à l'étranger, rien — ou presque — ne soit évoqué à ce sujet. Mais cela est un détail. L'important est ailleurs. Contre une tradition dominante placée sous le sceau de l'herméneutique, B. Desmars nous aide à

regarder les utopies autrement. Celles-ci ne sont ni de simples écrits (aussi subversifs soient-ils), ni d'obscures brumes métaphysiques que les sciences sociales auraient la charge de dissiper. En prenant au sérieux la façon dont les hommes rêvent le monde pour le transformer, c'est donc un fil commun à l'histoire et à la sociologie que, de manière différente, B. Desmars nous invite à tirer fermement.

Michel Lallement

Lise-CNRS, conservatoire national des Arts et métiers, 2, rue Conté, 75003 Paris, France

Adresse e-mail : michel.lallement@cnam.fr